



LE PREMIER MIRACLE

*UN MIRACLE DE SUSPENSE
ET D'HUMOUR SIGNÉ*



GILLES LEGARDINIER

Flammarion

«— Cette femme m'a tiré dessus.

— Dans notre métier, tout le monde fait ça sans arrêt. Ne jugez pas Karen sur un malheureux coup de feu. Vous verrez, c'est une jeune femme remarquable.

— Qui êtes-vous ?

— D'habitude, on est les gars payés à ne rien faire, mais depuis quelque temps on a énormément de travail. Dites-moi, croyez-vous au pouvoir des objets sacrés dont vous parlez dans votre thèse ?

— Je traitais surtout des tyrans qui ont cherché à se les approprier. La science a rendu obsolètes beaucoup de théories ésotériques... Dommage, j'aimais bien l'idée que des pouvoirs inconnus restent à découvrir.

— Et si c'était le cas ? Si certains pouvoirs se cachaient encore derrière les mystères que nos chercheurs n'arrivent toujours pas à percer ? Et si un type assez riche ou une organisation assez puissante était en train de chercher à les réveiller ?

— Sérieusement ? Dans notre monde si matérialiste, coincé entre les soldes et des compétitions de dopés ? Il faudrait qu'il soit sacrément illuminé...

— ...ou qu'il sache quelque chose que nous ignorons. Quelqu'un bouge ses pions dans l'ombre, pour une partie dont les enjeux vont vite nous dépasser. Dans nos métiers, il n'y a pas pire situation. Comme le disait le grand Winston, c'est le meilleur moyen de l'avoir dans l'os.»



Avec ce nouveau roman, Gilles Legardinier allie pour la première fois tous les talents qui ont fait de lui un exceptionnel auteur de best-sellers. Dans une aventure qui associe le suspense, l'humour, l'humanité et une intrigue fascinante, il nous entraîne aux confins des mystères de la science et de l'Histoire...

www.gilles-legardinier.com

Flammarion

LE PREMIER MIRACLE

DU MÊME AUTEUR

L'Exil des anges, Fleuve Éditions, 2009 ; Pocket, 2010.

Nous étions les hommes, Fleuve Éditions, 2011 ; Pocket, 2014.

Demain j'arrête ! Fleuve Éditions, 2011 ; Pocket, 2012.

Complètement cramé ! Fleuve Éditions, 2012 ; Pocket, 2014.

Et soudain tout change, Fleuve Éditions, 2013 ; Pocket, 2014.

Ça peut pas rater ! Fleuve Éditions, 2014 ; Pocket, 2016.

Quelqu'un pour qui trembler, Fleuve Éditions, 2015.

GILLES LEGARDINIER

LE PREMIER MIRACLE

Roman

Flammarion

© Flammarion, 2016.
ISBN : 978-2-0813-8378-4

Il faisait nuit, un peu froid. D'ordinaire, M. Kuolong n'aimait pas attendre. Pourtant, ce soir-là, patienter le rendait presque heureux. Voilà bien longtemps que ce quinquagénaire mince au regard d'adolescent n'avait pas éprouvé cela. Surtout vis-à-vis de quelqu'un.

Au premier étage de sa résidence américaine, devant la baie du salon dominant son immense propriété, il scrutait le ciel. Ce dîner s'annonçait important. Essentiel même. Pour une fois, cela n'aurait rien de professionnel, bien au contraire. Il y voyait cependant davantage d'enjeux que lors de ses récentes prises de contrôle de compagnies électroniques. Ce soir, c'était sa part la plus intime qu'il espérait trouver un écho.

Tout avait commencé avec une rencontre – et malgré son épais carnet d'adresses, peu lui avaient fait cet effet-là. Il en avait été tellement troublé qu'il en avait parlé à sa femme.

La première fois qu'il avait remarqué Nathan Derings, c'était à Londres, quelques mois auparavant, lors d'une présentation à la National Gallery. Le musée célébrait la restauration d'une toile exceptionnelle de John Constable, *Le Champ de blé*, grâce au don d'un milliardaire américain, propriétaire de casinos à Las Vegas et grand collectionneur. Tout ce que l'Europe de l'art et du mécénat comptait

d'incontournable s'était donné rendez-vous ce soir-là sous les ors de la prestigieuse institution de Trafalgar Square.

Les convives se pressaient devant l'œuvre bucolique en y prêtant une attention de principe, plus occupés à flatter le généreux donateur qu'à jouir de cette merveille. L'événement n'était qu'un prétexte à se pavaner. Tous n'avaient qu'une idée en tête : se faire remarquer, puis, une flûte de champagne à la main, aller faire fructifier leur réseau de relations devant le luxueux buffet auquel ils toucheraient à peine. Le lendemain, sur tous les médias possibles, ils passeraient des heures à raconter qu'ils y étaient.

À l'écart, Wang Kuolong observait les invités. D'après ses estimations, il était plus riche qu'environ 97 % d'entre eux. Beaucoup plus riche. Mais lui ne cherchait pas à le montrer. Il n'en avait ni le besoin ni l'envie. Il était venu pour le tableau et patientait donc pour le contempler. M. Kuolong savait qu'en affaires comme dans la vie, il faut savoir se positionner et attendre le bon moment. Alors, se tenant éloigné de l'effervescence mondaine, il avait rongé son frein jusqu'à ce que la horde finisse par se déplacer vers le passage obligé suivant de cette réception : le *photocall* installé dans un salon voisin. Lorsque les derniers barbares en tenue de soirée quittèrent enfin la salle, Kuolong savoura la petite victoire que son attente venait de lui offrir d'un sourire satisfait.

Le silence, enfin, et le recul nécessaire pour apprécier la toile sans aucun parasite. Remarquable composition des volumes, et un mouvement de lecture aux antipodes des canons habituels. Inimitable traitement des feuillages. Magnifique élan du chien saisi dans sa poursuite des moutons sur le chemin qui ouvrait vers l'horizon. Chaque détail semblait prêt à s'animer à la moindre brise. Kuolong s'immergea dans l'œuvre avec délectation.

Soudain, sur le côté de la salle, un mouvement attira son attention. Il crut d'abord qu'il s'agissait d'un agent de sécurité du musée, mais il se trompait.

Il n'était pas le seul à avoir attendu ce moment. Un autre homme se tenait encore davantage en retrait. Plus jeune, cheveux courts, beaucoup d'allure, habillé avec élégance mais sans ostentation. Lui aussi observait le tableau, d'un peu plus loin. M. Kuolong pensa qu'il avait sans doute une meilleure vue étant donné son âge. Les deux hommes restèrent ainsi, perdus dans leur fascination.

Lorsque l'inconnu s'avança vers l'œuvre, il eut le tact de marcher en faisant le moins de bruit possible sur le vénérable parquet. Kuolong le remarqua et avança à son tour. Certainement pas pour l'imiter, mais parce que leurs rythmes d'approche de la toile étaient en phase. Après la perception de l'ensemble, venait l'étude de la technique. Capter l'œuvre en réduisant progressivement la distance, jusqu'à distinguer la trace du pinceau. Approcher le miracle qui transforme une touche de couleur parfaitement placée en une émotion véritable, jusqu'à sublimer une réalité matérielle en un souffle de sentiment. Ce soir-là, Kuolong fut aussi ému du génie de Constable que de se découvrir un alter ego d'observation.

L'inconnu fit un ultime pas vers la toile et murmura :

— Tout est dans la lumière... N'est-ce pas ?

Kuolong acquiesça, heureux.

Après avoir achevé ensemble leur expérience de l'œuvre, les deux hommes entamèrent une très longue conversation.

Ils se revirent à Shanghai, pour un Magritte, par hasard, puis se donnèrent rendez-vous à Los Angeles au pied d'un Rembrandt. C'est là, devant le sombre *Portrait d'un homme* qui semblait les observer, que M. Kuolong eut l'idée d'engager Nathan Derings. C'était pour lui faire cette proposition qu'il l'avait invité ce soir. Le magnat était captivé par le charisme et l'intellect de cet homme au sujet duquel il avait demandé à ses services de se renseigner. L'individu donnait des conférences sur l'histoire de la peinture dans de nombreuses universités, mais Kuolong sentait en lui un autre

potentiel, une puissance et une capacité d'analyse rares dont il avait besoin.

À travers la baie vitrée, dans le clair de lune, l'immense forêt se confondait avec les collines du Montana qui se profilaient à l'ouest. Une voix douce tira Kuolong de ses songes.

— Tout est prêt, monsieur. Vous ne souhaitez vraiment pas que j'assure le service ?

— Non, merci, Donna. Profitez de votre soirée.

— Gardez au moins Ralph, je n'aime pas que vous restiez seul. Madame n'approuverait pas...

— Ne vous souciez de rien. En cas de besoin, l'équipe du poste de garde est là.

— Comme vous voudrez.

— Bonne soirée, Donna. Inutile de faire monter Ralph, je le verrai demain matin.

Lorsque l'employée de maison et le garde du corps quittèrent la résidence, Kuolong réalisa que c'était sans doute la première fois qu'il s'y trouvait seul. Cela lui convenait. Il ne quitta son poste d'observation que lorsqu'un minuscule point lumineux fit son apparition dans le ciel. L'hélicoptère approchait.

Il descendit rapidement l'escalier et sortit accueillir son invité sans même prendre le temps d'enfiler un manteau. D'un pas volontaire, il longea la façade de son imposante maison d'architecte pour rallier les jardins de derrière. Décidément, ce soir, il se surprenait lui-même : lui qui n'aspirait qu'au silence se réjouissait du vacarme de son hélico.

En soulevant une tempête de feuilles mortes, l'engin effectua un dernier virage d'approche avant de se poser. Kuolong se protégea le visage mais ne recula pas. À peine les patins eurent-ils touché le sol que Nathan Derings ouvrit la portière et descendit. Pour un professeur d'histoire de l'art, il semblait très à l'aise en bondissant de l'appareil.

Kuolong lui tendit la main avec chaleur. Cherchant à se faire entendre malgré le bruit du rotor, il hurla :

— Bienvenue, monsieur Derings ! Merci d'avoir accepté mon invitation !

— C'est à moi de vous remercier. Vous êtes forcément très occupé. Et en plus, vous m'envoyez votre hélico !

Rapidement, les deux hommes gagnèrent la résidence. Derings rectifia sa coiffure d'un geste en découvrant le grand hall. Il remarqua immédiatement les antiquités et les tableaux.

— Vous avez réussi à faire de l'architecture l'écrin de votre goût pour l'art... C'est très impressionnant.

— Merci, monsieur Derings.

— Nathan, si vous le voulez bien.

— À condition que vous m'appeliez Wang. Je vous sers un verre ?

Le visiteur regardait avec attention une lunette astronomique ancienne exposée dans une niche spécialement aménagée. Le maître des lieux s'approcha.

— J'ai également un faible pour les outils scientifiques historiques. Je possède quelques pièces assez remarquables, dont cette lunette. C'est sans doute grâce à elle que nous connaissons aujourd'hui notre système solaire. Savoir que Johannes Kepler a peut-être compris le déplacement des planètes autour du soleil en regardant à travers elle me bouleverse. Pas vous ?

— Effectivement...

Les deux hommes montèrent au salon. Derings fut attiré par des dessins originaux de Vinci et deux sanguines de Picasso.

— Vous vivez au milieu d'œuvres aussi éclectiques qu'inestimables.

— J'en profite quelque temps, puis je les confie à des musées. J'en conserve certaines, cependant.

Kuolong passa derrière le bar et jaugea l'alignement de bouteilles qui recouvrait deux étagères. Il se retourna vers son invité, désespéré.

— J'avoue que je n'ai pas l'habitude de faire le service... J'ai donné congé à tout le monde pour que nous soyons tranquilles. Un simple bourbon vous conviendrait-il ?

— Ne vous en faites pas. Épargnons-nous les conventions inutiles. De quoi vouliez-vous donc discuter ?

Kuolong apprécia d'éviter les manœuvres d'approche. Face à son interlocuteur, il sentait qu'il pouvait – et qu'il devait – être direct, agir comme avec un homme d'affaires et non un universitaire.

— J'ai fait préparer un repas léger. Désirez-vous passer à table ?

— À vous de décider. Je suis impatient de vous entendre, monsieur Kuolong.

— Wang, s'il vous plaît.

Ils prirent place, mais aucun des deux ne souleva la cloche qui recouvrait son assiette.

— Vous l'avez compris, je consacre une bonne partie de mon temps et de mes moyens à la sauvegarde des œuvres les plus variées. À travers ma fondation, j'achète, j'expose, je prête et je finance. Je ne me considère pas comme le propriétaire de ces manifestations du génie humain, mais comme un spectateur privilégié.

— Votre collection est assurément très belle...

— Vous n'en voyez ici qu'une infime partie.

— Qu'attendez-vous de moi ?

— Je souhaiterais que nous puissions travailler ensemble. J'aimerais vous confier la direction opérationnelle de ma fondation. Nous pourrions choisir les acquisitions et organiser les expositions. J'ai les moyens de vous rémunérer à la hauteur de l'estime que je vous porte. Qu'en dites-vous ?

Alors que Kuolong s'attendait à déclencher l'enthousiasme chez son interlocuteur, il eut la désagréable surprise de ne

détecter aucune réaction. Sans ciller, Derings posait simplement sur lui ce regard intense et calme qui l'avait impressionné dès le premier soir.

— C'est une très belle offre. J'en suis honoré.

— Elle ne semble cependant pas vous tenter autant que je l'espérais...

— Soyez assuré que votre proposition me touche. J'en mesure toute la générosité mais...

— Je peux vous convaincre.

— Je ne sais pas. L'argent n'a jamais été...

— Il n'est pas question d'argent. Suivez-moi.

La soirée prenait un tour inattendu, mais Kuolong savait s'adapter. Il entraîna son invité jusque dans son bureau, un beau volume à la décoration nettement plus asiatique agrémentée de peintures sur soie anciennes. Ému mais déterminé, il déclara :

— Seuls ma femme et mes enfants ont déjà vu ce que je vais vous montrer. Personne ne sait, et personne ne doit savoir. Quelle que soit votre décision, promettez-moi de garder le secret.

— Vous avez ma parole.

— J'ai confiance en vous, Nathan, et je suis convaincu que nous finirons par travailler ensemble. Si je n'en étais pas certain, je ne prendrais pas le risque de vous dévoiler cela.

Il s'approcha d'une statuette de jade représentant un dragon. Il s'inclina devant en joignant les mains puis, comme s'il lui confiait un secret, récita quelques phrases en taïwanais. Tout proche, un pan de mur s'écarta dans un glissement feutré. Un ascenseur apparut, et Kuolong invita son visiteur à y entrer avec lui. La porte se referma sur eux et la cabine se mit en mouvement.

— Je ne suis pas un amateur, Nathan, et je devine que vous non plus.

Derings ne disait pas un mot.

— Ce que vous avez vu de ma collection n'est que la partie émergée de l'iceberg. J'ai conçu l'endroit vers lequel nous descendons pour abriter ma passion. Ma réussite m'a donné les moyens d'être libre. Mais rien de ce que j'ai pu accomplir ou amasser n'approche la valeur d'un seul des prodiges que j'ai la chance de détenir. Certains hommes dépassent les autres, et ce qu'ils offrent à ce monde nous élève tous.

L'ascenseur s'immobilisa et la porte s'ouvrit sur un large couloir taillé dans la roche.

— J'ai choisi d'installer ma résidence dans cette région parce que c'est l'une des zones sismiques les plus stables du monde, et la seule située dans un pays libre. Ici, mes trésors sont à l'abri de la folie des hommes comme des colères de la nature.

Kuolong remonta le couloir jusqu'à une porte métallique massive à côté de laquelle se trouvaient un clavier et un scanner biométrique. Il composa un code d'au moins huit chiffres et posa sa main sur la surface plane.

Lentement, lourdement, le battant pivota, révélant une salle de béton brut basse de plafond qui s'étendait si loin qu'il était difficile d'en distinguer le fond. De chaque côté, sur les murs, s'étiraient des alignements de toiles dont chacune était mise en valeur par un éclairage précis.

Cette fois, Kuolong nota avec satisfaction que la maîtrise dont faisait preuve son invité ne lui avait pas suffi pour rester impassible face au spectacle qui s'étendait devant eux. D'un geste, il l'incita à pénétrer dans son sanctuaire.

Derings avança sans savoir où porter son regard. L'endroit contenait des dizaines d'œuvres, certaines réputées disparues ou détruites, d'autres prétendument possédées par des fortunes du Golfe. Devant chacune, un canapé en cuir brun, toujours le même, à deux places.

— C'est dans ce temple dédié au génie de notre espèce que je viens me demander qui je suis et à quoi rime ce monde.

— Avez-vous trouvé les réponses, Wang ?

— À vrai dire, je ne suis pas pressé de les découvrir. J'ai peur qu'en les connaissant, la vie perde à la fois son mystère et son intérêt.

Derings passa devant une toile de Van Gogh.

— Le *Portrait du docteur Gachet* a donc survécu à la mort de Ryoei Saito...

— Sa famille avait besoin d'argent, j'ai pu le racheter. Imaginez la perte que cela aurait représenté si la toute dernière toile du maître avait été détruite par mégalomanie...

Le visiteur s'avança jusqu'à une toile du Caravage.

— J'ai toujours admiré son sens dramatique, glissa Kuolong. Au-delà d'une technique inégalée, il sait restituer l'instant où les destins basculent. Il est le seul à révéler les âmes qui se brisent avec cette intensité.

Nathan reprit sa visite, découvrant classiques et modernes mêlés, Watteau, Soutine, Turner, Dalí...

— Puis-je vous demander selon quels critères vous avez décidé de leur place ?

— La pertinence de votre question me prouve à quel point j'ai vu juste vous concernant... Chacune de ces œuvres déclenche en moi des émotions, comme les notes d'une symphonie silencieuse. Je me suis composé ma mélodie, et lorsque je parcours cette salle, c'est un concert absolu qui se joue au plus profond de mon être.

Délaissant sa réserve, Kuolong osa poser la main sur le bras de son invité.

— Travaillez avec moi, Nathan, et vous aurez tout le temps d'admirer ces merveilles. Vous pourriez écrire sur celles qui vous touchent le plus des articles, une nouvelle thèse...

Kuolong sentait que, malgré l'effet produit, la révélation du lieu n'avait pas encore complètement rallié son visiteur à sa cause. Il décida d'abattre sa dernière carte.

— J'ai autre chose à vous confier. Je n'ai pas pour habitude d'en parler. C'est un peu mon secret. Comment vous

expliquer ? La prise de conscience provoquée par les talents exceptionnels de ces peintres m'a conduit encore plus loin. Les artistes sont les génies les plus accessibles au commun des mortels, mais ce ne sont pas les plus puissants. Je vous l'ai dit, je me demande souvent quel sens donner à ce monde, et je tente modestement de suivre les pas de ceux qui se sont aventurés à la poursuite de ce qui nous dépasse. Venez.

Au fond de la salle, derrière un rideau de velours noir, une autre porte blindée, plus étroite. Un nouveau code, et un scanner oculaire. Une fois l'identification réussie, une petite salle apparut, voûtée, entièrement ronde, dont le mur et le sol étaient faits de pierres usées par le temps. De quoi se croire transporté dans une crypte européenne moyenâgeuse. Des pièces datant de différentes époques étaient réparties sur des présentoirs, mais ce qui se remarquait le plus trônait au centre : une vitrine circulaire, renfermant un étrange objet. À la vue de celui-ci, le regard de Derings se durcit imperceptiblement.

Kuolong en fit le tour avec gourmandise. Un disque d'or d'un poli sans défaut, de la taille d'une assiette à dessert, dont le bord en bronze était gravé de symboles oxydés par le vert-de-gris. Un miroir doré d'un autre temps. L'effet réfléchissant était d'une telle pureté que Derings s'y voyait parfaitement.

— Je suis fier de vous présenter le miroir d'Arrapha, un trésor sumérien datant de presque cinq millénaires. Il est unique en son genre, et son histoire est extraordinaire. Il a été créé sous la troisième dynastie d'Ur, aux alentours de 2 500 ans avant notre ère, probablement sous le règne du roi Ur-Nammu. Admirez la perfection du poli et l'exploit que constitue l'agrégation de l'or sur la base de bronze. Par quel miracle un artisan a-t-il réussi de ses mains ce que nos technologies ultrasophistiquées auraient du mal à reproduire de nos jours ? Plus étonnant encore, si vous observez attentivement les signes sur son pourtour, vous pourrez distinguer ce

qui ressemble à de l'écriture cunéiforme associée à d'autres symboles, et même une sorte de svastika. J'ai fait appel aux plus grands spécialistes et dépensé des fortunes pour essayer de découvrir leur signification, mais cela n'a rien donné. Du roi Ur-Nammu lui-même, à qui ce miroir appartenait certainement, nous savons peu de chose, hormis que ce souverain visionnaire qui régnait à l'époque sur la puissante cité-État d'Ur, en Mésopotamie, favorisa les recherches dans tous les domaines scientifiques alors connus. Nous ignorons à quel emploi ce miroir était destiné, mais il ne pouvait pas être dévolu à une utilisation domestique, d'autant qu'il a été depuis transmis et protégé comme une relique.

« Le miroir d'Arrapha a été découvert par hasard, au XIX^e siècle, dans un tombeau situé près de Kirkouk, au nord de l'actuel Irak, et vendu à des antiquaires qui n'ont jamais soupçonné sa véritable valeur. Ce n'est qu'au début du XX^e siècle que l'objet a pu être rapproché de récits trouvés sur des tablettes d'argile évoquant les travaux et les expériences pratiqués par des savants de l'époque. Nous nous sommes plus tard aperçus que le miroir est légèrement radioactif, sans parvenir à expliquer pourquoi. »

Kuolong continua avec exaltation :

— Songez que, voilà près de cinquante siècles, des mains ont manipulé ce miroir en espérant percer les secrets de notre univers ! Comme j'aimerais connaître ses créateurs et apprendre d'eux... Je donnerais beaucoup pour savoir ce qui a poussé les puissants de ces temps si reculés à exiger sa fabrication au prix de tels exploits techniques. Et je serais prêt à bien plus encore pour découvrir en quelles circonstances il était utilisé.

— Donneriez-vous votre vie pour l'apprendre ?

Le ton de Derings attira l'attention de Kuolong, qui releva les yeux vers lui. Chacun d'un côté de la vitrine, les deux hommes se faisaient face.

— Quelle étrange question, Nathan...

— Vous évoquiez les arcanes du monde qui nous échappent.

— Ce mystérieux miroir nous en approche, n'est-ce pas ? Quel savoir ces hommes poursuivaient-ils ? L'ont-ils atteint ? L'avons-nous perdu depuis ? Tellement d'énigmes fascinantes se posent. Nous pourrions en chercher les clés ensemble.

— Vous avez raison. Certains hommes dépassent les autres. Mais ils ne sont pas éternels. Et si les descendants de ceux qui savent ne sont pas dignes de leurs aînés, alors les progrès se perdent et la civilisation recule. Que croyez-vous que les savants protégés par Ur-Nammu auraient pensé de ce que notre science produit aujourd'hui ?

— Intéressante question...

— Alors que notre monde court à sa perte, trouvez-vous qu'il soit digne de consacrer le génie de nos civilisations à la création de vernis à ongles fluo ou d'applications pour gâcher son temps avec un téléphone ?

— Le raccourci est abrupt, mais je le trouve assez pertinent.

— Par quelle malédiction les mécréants ont-ils asservi l'intelligence au commerce plutôt qu'à la progression et à la survie de notre espèce ? Pourquoi les rêves ont-ils été confisqués au service de pitoyables petits intérêts ? Pourquoi faudrait-il accepter ce monde inféodé à l'argent, à l'immédiat et au vulgaire ?

Loin de sa réserve habituelle, le visiteur dévoilait un visage inédit. Il fit une pause avant de reprendre :

— Quelle puissance faut-il pour nous délivrer avant que la vacuité de nos vies ne détruise tout avenir ?

— Votre fougue me surprend mais ne me déplaît pas...

Derings fixa Kuolong.

— Wang, seriez-vous prêt à donner votre vie pour entrevoir le secret de cet ancestral miroir ? Moi oui.

Lentement, comme un félin qui approche sa proie, Nathan contourna la vitrine. Il semblait soudain plus grand et plus puissant.

— Monsieur Derings, qu'avez-vous tout à coup ? Vous m'impressionnez...

— Vous avez raison sur un point, Wang : l'histoire du miroir d'Arrapha est extraordinaire. Mais elle ne s'achève pas dans une vitrine... Il appartenait effectivement au roi Ur-Nammu qui le transmit à son fils Shulgi afin qu'il poursuive son œuvre. Cet objet ne participait à aucune expérience mais permettait au monarque d'observer ses savants tout en se tenant à l'abri d'un angle de mur fait de granit. C'est en regardant sa surface que Ur-Nammu fut témoin du « Premier Miracle ». C'est en le tenant entre ses mains qu'il prit conscience des pouvoirs qui façonnent les mondes. C'est sans doute grâce à lui que son fils a décidé de mettre leur découverte à l'abri de la faiblesse des hommes.

— Comment savez-vous tout cela ?

— Vous souvenez-vous de mes premières paroles lorsque nous nous sommes rencontrés ?

— Pourquoi cette question ?

— Vous les rappelez-vous ? Oui ou non ?

M. Kuolong n'arrivait plus à réfléchir. Il fit un effort pour se concentrer et, comme un enfant à l'école, s'exclama soudain :

— Je sais ! Vous m'avez dit : « Tout est dans la lumière »...

— C'est exactement ce que se sont dit les savants de l'époque, mais leurs premières expériences ont coûté la vie à tous ceux qui en avaient été acteurs et témoins. Tous souffraient de brûlures invisibles et mouraient lentement dans d'épouvantables souffrances.

— D'où tenez-vous ces informations ?

L'expression de Wang Kuolong s'assombrit. Il articula :

— Vous m'avez trompé, Nathan. Vous n'êtes venu que pour le miroir. Vous connaissez sa valeur et vous m'avez manipulé.

— Le miroir n'est pas le but. Il n'est rien en lui-même. Ce qui nous intéresse, c'est ce qu'il a vu.

— Ce qu'il a vu ?

— Les instruments d'aujourd'hui nous permettent d'analyser le rayonnement qu'il a reçu lorsque Ur-Nammu et Shulgi observaient leurs chercheurs. Les résultats nous aideront à reconstituer l'expérience.

À mesure que Derings s'approchait, Kuolong reculait.

— De qui parlez-vous en disant « nous » ? Nathan, vous me faites peur. D'où tenez-vous ce savoir ?

— Les réponses à ces questions ne vous seront d'aucune utilité.

— Qu'allez-vous faire ?

— Croyez-moi cher monsieur, j'ai mal et je regrette. Mais je n'ai pas le choix, car rien ne nous arrête.

L'attitude de Derings n'était pas la seule à avoir changé. Sa voix était devenue grave, sa diction elle-même s'était modifiée. Le rythme de ses paroles, hypnotique, évoquait une sorte de poème. Kuolong frissonna.

— Pourquoi parlez-vous ainsi ?

Il buta contre le mur derrière lui. Il était acculé.

— Par pitié ! paniqua-t-il. Qu'est-ce que vous voulez ?

— J'ai tout ce que je veux et laissez-moi vous dire, que s'il était possible de vous laisser partir, je le ferais sans doute mais il n'en est plus temps. Votre route s'achève, ici et maintenant.

— Vous êtes fou ! Je suis terrifié et vous déclamez. Donnez-moi votre prix, c'est moi qui travaillerai pour vous ! Révélez-moi les clés du miroir, je vous en supplie !

— C'est donc le prix de votre vie ?

— Vous êtes un démon !

— Et quand bien même, Wang, voyez le monde tel qu'il est. Si Dieu a échoué, c'est désormais au diable de tenter sa chance.

D'un geste vif, l'homme empoigna son hôte. Kuolong se débattit, mais il n'avait aucune chance. Son agresseur l'entraîna vers le sol en le maintenant fermement contre sa

poitrine. Un genou à terre, il le bloquait en étau entre ses bras, froidement, dans une posture à laquelle il ne manquait que la grâce pour ressembler à la *Pietà* de Michel-Ange. L'imposteur se replia sur son prisonnier et, d'une voix anormalement calme, murmura à son oreille. Il lui confia ce qu'il savait du « Premier Miracle », sans rien lui cacher, comme convenu. Le prix d'une vie. Malgré sa situation, l'industriel écoutait sans en perdre un mot.

Lorsque l'homme acheva son récit, les yeux de Kuolong s'écarquillèrent. Il connaissait désormais le secret du miroir. Le flot d'idées engendré par cette révélation dans son esprit était tel qu'il en oublia toute douleur et toute peur. La plus puissante émotion de son existence fut aussi la dernière, juste avant que son bourreau ne le brise. Le Caravage aurait certainement aimé peindre la scène.

Assis au bord d'un canal en Bourgogne, un homme pêchait, seul, adossé à un platane – curieux décalage entre son âge et son occupation. Quand on approche le milieu de la trentaine, on a théoriquement autre chose à faire que taquiner la truite. Au premier coup d'œil, n'importe quel adepte de la discipline se serait en plus rendu compte que l'individu n'avait ni le bon matériel ni la bonne technique. Pourtant, cela n'influerait pas sur le résultat de sa prise. Car de toute façon, même avec un équipement adapté et une longue expérience, personne, nulle part, n'a jamais rien attrapé à une heure si matinale. Les poissons aussi ont le droit de dormir.

À juste titre, les environs étaient très réputés et lors de leurs sacro-saints dimanches, les Français du coin envahissaient le chemin de halage. Les plus matinaux couraient, puis arrivaient les cyclistes, et tous laissaient progressivement place aux familles qui promenaient soit leurs enfants, soit leurs satanés clébards, parfois même les deux. Au moindre rayon de soleil, on pouvait aussi croiser ceux qui se baladaient en couple, se tenant par la main avec le sourire béat des gens heureux. C'est pour être certain d'éviter cette dernière catégorie – la pire selon lui – que l'homme était venu si tôt.

Dans le petit matin humide, la brume flottait sur les eaux, et le soleil n'était encore qu'un disque pâle dépassant à peine la ligne d'horizon. Sur la berge opposée, un ragondin musardait dans les hautes herbes à la recherche de son petit déjeuner. Lorsque, à la faveur d'un mouvement de sa canne, le gros rongeur repéra l'homme, celui-ci lui adressa un petit signe de la main pour le saluer. Il se trouva immédiatement ridicule. C'est fou ce que les gens qui se sentent seuls sont capables de faire pour nouer un contact.

L'homme était déjà venu ici, à vélo et accompagné. Bien que ce ne soit pas si vieux, cela lui paraissait quand même dater d'un autre temps. Une époque révolue. Il avait alors réussi l'exploit de pédaler tout en conservant ce sourire ravi si caractéristique. La vie s'était chargée de le lui effacer.

— Bonjour !

La voix surgit de nulle part le fit bondir. Un bref instant, l'homme crut que le ragondin lui avait répondu. Mais non. Il se retourna et sursauta une nouvelle fois en découvrant la très belle jeune femme qui se tenait sur le chemin. Une silhouette d'une élégance incongrue en la circonstance. Un visage fin qu'une mèche de cheveux châtain mi-longs barrait dans un effet des plus troublants. Un jean ajusté, et un manteau qui soulignait l'allure.

— Bonjour..., répondit-il sans savoir quel ton adopter.

— Qu'espérez-vous attraper ?

— Une bonne crève.

Elle s'approcha.

— Vous êtes Benjamin Horwood ?

L'homme ferma les yeux en plissant les paupières de toutes ses forces, puis les rouvrit immédiatement afin de vérifier s'il ne rêvait pas. Dans ce décor de début du monde où il saluait les ragondins, une sublime créature apparue comme par enchantement venait de l'appeler par son nom alors que personne ne pouvait savoir qu'il se trouvait là.

— Il n'y a que ma mère pour m'appeler Benjamin. Tout le monde m'appelle Ben. J'ai quand même un pote qui m'appelle « mon fougueux biquet », mais je préfère que ça ne s'ébruite pas.

— Nous avons eu du mal à vous trouver.

Ben posa sa canne à pêche pour se relever. Au premier mouvement, il s'aperçut que l'humidité lui avait rouillé les articulations. Il essaya de faire bonne figure mais n'y parvint pas. Comme un pantin désarticulé, il dut s'appuyer contre l'arbre pour se retrouver maladroitement sur ses deux jambes. En quelques secondes, il offrit un parfait condensé de l'évolution de la larve primaire jusqu'à l'*Homo erectus*. La jeune femme l'observait sans broncher. Lorsqu'il se retrouva face à elle, il ne réussit même pas à soutenir son regard tant il était éblouissant.

— Votre canne est en train de glisser. Elle va tomber dans le canal.

— M'en fous. Elle n'est pas à moi et il n'y a même pas d'hameçon.

Un léger « plouf » résonna dans le matin cotonneux.

— Qui êtes-vous ? demanda Ben.

— Je m'appelle Karen Holt.

— Comment avez-vous réussi à me débusquer ?

— Votre employeur nous a dit que vous étiez en vacances, puis votre carte de crédit nous a révélé dans quelle région vous vous trouviez, puis votre téléphone nous a indiqué où vous étiez précisément.

— C'est d'un romantisme...

— J'ai fait un long chemin pour arriver jusqu'à vous, monsieur Horwood. J'ai besoin de vous.

Ben dévisagea l'inconnue en inclinant la tête comme un chien étonné.

— Vraiment étrange... J'ai rêvé d'entendre cette phrase-là, ici même, mais prononcée par une autre. Quel dommage... Vous êtes si jolie. Mais vous savez ce que ça donne

quand l'amour s'en mêle : on reste sourd même aux plus séduisantes propositions.

— Je travaille pour notre gouvernement et mes supérieurs souhaitent vous rencontrer de toute urgence, à Londres.

— Si c'est au sujet de ma voiture sur la place de parking de l'autre crétin, dites-leur que je m'engage à la déplacer dès que je rentrerai, d'ici une semaine ou deux.

— Vous ne prenez jamais rien au sérieux ?

— Dites-moi ce qui mérite de l'être...

— Je vous prie de bien vouloir me suivre, monsieur Horwood. Un hélicoptère nous attend là-bas, dans le champ près de l'écluse.

— C'était donc ça tout à l'heure ! J'ai pris ce bruit infernal pour celui d'une moissonneuse-batteuse.

— Des moissons ? En avril ?

— Les Français ne font rien comme tout le monde.

— Monsieur Horwood, je ne plaisante pas. Nous sommes attendus.

— Mais je suis très sérieux moi aussi, miss Holt. Je suis en vacances en France. Vous le voyez, je m'éclate comme un fou avec mon pote le rongeur, et rien ne m'oblige à vous suivre. Prenez donc rendez-vous chez mon employeur, que vous connaissez déjà, et dès que je serai de retour je me ferai une joie de vous revoir.

— Ne me forcez pas à employer d'autres moyens que la courtoisie...

— Si vous tentez quoi que ce soit, mon avocat vous en fera baver. C'est un dur. Un pote d'enfance. C'est lui qui m'appelle « mon biquet fougueux ».

La jeune femme passa la main dans son manteau et fit apparaître un pistolet qu'elle pointa sur Ben.

— Assez perdu de temps.

Effaré, Horwood leva les mains très haut, comme un enfant qui joue aux gendarmes et aux voleurs.

— Votre geste est une pure tuerie ! Sans jeu de mots... Franchement. Votre façon de dégainer votre flingue était parfaite. Fluide, élégante. Une vraie magicienne. Pouvez-vous faire s'envoler une colombe de votre manche ?

Holt agita son arme.

— Ça m'ennuierait beaucoup de vous coller une balle dans la cuisse dès notre premier rendez-vous.

— Pas autant que moi, Karen. D'autant qu'en commençant si fort, que pourriez-vous m'infliger de pire lors des rendez-vous suivants ? Ce serait l'escalade...

— Vous n'en avez donc rien à faire de rien, c'est ça ?

— C'est le drame de mon existence, surtout depuis quelque temps. Je devrais peut-être suivre une thérapie... Qu'en pensez-vous ?

— On peut commencer tout de suite, si vous voulez.

Sans hésiter, la jeune femme tira à moins d'un centimètre du pied de Ben, qui paniqua sans aucune dignité. La détonation résonna à des kilomètres.

— Vous êtes complètement folle !

— À la bonne heure, je sens que vous reprenez déjà goût à la vie. C'est merveilleux. Je suis bouleversée. J'ai hâte d'être à notre prochaine séance. Et maintenant, on y va.

Avant la fin de la matinée, Horwood se retrouva dans les étages sécurisés d'un bâtiment officiel de la capitale britannique. Après une série de contrôles que Karen Holt passa sans même avoir besoin de produire un quelconque document, elle l'invita à entrer dans une salle de réunion au fond de laquelle un homme d'âge mûr les attendait. Il n'avait pas l'air très grand mais ses larges épaules lui donnaient des allures de pilier de rugby. Malgré sa carrure, il faisait preuve d'une surprenante souplesse dans chacun de ses gestes. Avec un sourire affable mais mécanique, il invita Ben à prendre place face à lui.

— Monsieur Horwood, enfin. Merci d'avoir répondu à notre invitation.

— Ce n'était pas une invitation, mais un kidnapping ! Je n'ai pas eu le choix. Je proteste ! Cette femme m'a tiré dessus.

— Ne vous formalisez pas. Dans notre métier, tout le monde fait ça sans arrêt. Ne jugez pas Karen sur un malheureux coup de feu. En apprenant à la connaître, vous vous rendrez compte que c'est une jeune femme remarquable.

— Foutez-vous de moi... Elle aurait pu me tuer.

— Si elle l'avait voulu, c'est certain. Et de nombreuses façons.

— Charmant. Quant à vous, si je ne vous obéis pas, vous allez aussi me tirer dessus ?

— C'est dans le domaine du possible mais pour ma part, je préfère les injections de produits chimiques. Nous n'en sommes heureusement pas encore là et j'espère arriver à vous convaincre avant d'avoir à vous forcer.

— Vous êtes de Scotland Yard ?

— Ils sont installés plus à l'est et au pied de leur immeuble, il y a un gros panneau qui vous prévient que vous y êtes.

— Du MI6 ?

— Pas exactement. Mais comme eux, nous sommes issus du Secret Intelligence Service.

— Alors vous êtes qui ?

— D'habitude, on est les gars payés à rien foutre, mais depuis quelque temps on a énormément de travail. Du coup, on embauche. Je vais tenter de vous expliquer. Mais attention, rien de ce que nous allons évoquer ici ne devra sortir de cette pièce. C'est hautement confidentiel. Ne vous avisez pas d'en parler, vous vous exposeriez à des problèmes... Ai-je été assez clair ?

— Une bastos et une piquête, c'est ça ?

— Heureux que nous nous comprenions. Voilà donc le topo. Nous avons besoin de vos compétences d'historien des sciences. Très rapidement. Vous avez bien été l'élève du professeur Ron Wheelan, n'est-ce pas ?

— Effectivement.

— À quand remonte votre dernière entrevue ?

— Environ deux ans, lors d'une sauterie donnée pour mon embauche au British Museum avec un autre de ses anciens étudiants.

— Deux ans... Vous n'étiez donc pas si proches que ça.

— Je n'ai jamais prétendu que nous l'étions.

— Lui parlait pourtant beaucoup de vous et de votre thèse de fin d'études.

— Sans blague.

— Excellent sujet : « La fascination des dictateurs pour les reliques ésotériques ». Un travail passionnant. Une approche à la fois historique, sociologique et archéologique.

— Vous l'avez lue ?

— Bien sûr, comme de nombreuses personnes. Dans le service, tout le monde connaît votre mémoire par cœur. Vous êtes notre best-seller de référence.

— Je n'en étais pas le seul auteur.

— Vous aviez travaillé en tandem avec une étudiante française, Mlle Chevalier.

— C'est ça.

— Si mes fiches sont à jour, elle s'occupe à présent des acquisitions pour le musée du Moyen Âge de Cluny à Paris, n'est-ce pas ?

— Peut-être. Je ne sais pas trop... Comment va le professeur ?

— Il n'est pas au mieux. En fait, il est mort. Un accident de la route, voilà trois semaines, pendant ses vacances.

Ben prit le temps d'encaisser la nouvelle, puis demanda :

— Est-ce aussi une spécificité de votre métier d'annoncer le décès des proches comme s'il s'agissait d'un banal bulletin météo ?

— Vous venez vous-même d'admettre que vous n'étiez pas familier du professeur. J'espère que vous n'êtes pas du genre à nous faire un épisode dépressif chaque fois qu'une vague connaissance meurt sur la planète. On ne s'en sortirait pas. Il va falloir vous aguerrir un peu, mon garçon. Quoi qu'il en soit, le professeur Wheelan travaillait pour nous. Il nous aidait sur des enquêtes que nous menons autour d'événements étranges et peut-être liés entre eux.

— C'est-à-dire ?

— Je ne peux rien vous révéler avant d'avoir la certitude que vous comptez coopérer. Sachez cependant que le British

Museum a déjà accepté de vous détacher auprès de nos services pour la durée que nous jugerons utile. Nous sommes donc vos nouveaux employeurs. C'est votre premier jour. Félicitations et bienvenue à bord !

— Est-ce que quelqu'un vous a déjà dit « non » ? Parce que je crois qu'à votre âge avancé, il devient important que vous fassiez enfin l'expérience de la frustration. Il va falloir vous aguerrir un peu, mon garçon...

Surpris, l'homme haussa un sourcil amusé et s'adressa à miss Holt :

— Karen, vous aurez la permission de le frapper.

Elle acquiesça avec un sourire radieux. Ben réagit aussitôt :

— Hello ! Je suis là ! Nous ne sommes pas en dictature. Je suis un adulte libre de penser et d'agir ! Je n'ai rien à me reprocher. Si vous jouez à ce petit jeu, je peux me lever et partir.

Ses deux interlocuteurs éclatèrent de rire en même temps. Karen commenta :

— « Un adulte libre de penser et d'agir » !

Son supérieur renchérit :

— Il veut « se lever et partir » ! Elle est bien bonne, celle-là !

— Vous foutez les jetons, vraiment.

L'homme redevint soudain sérieux.

— La peur constitue souvent une excellente base pour le développement d'une relation saine. Pouvons-nous espérer votre pleine et entière coopération ?

— Est-ce que j'ai le choix ?

— La modestie m'interdit de répondre, monsieur Horwood.

— Que voulez-vous de moi ?

— Que vous repreniez le travail du regretté professeur Wheelan là où sa mort l'a prématurément interrompu. Aidez-nous à comprendre ce qui se trame.

— Et si je n'en suis pas capable ?

— Alors nous serons tous dedans jusqu’au cou. Autant vous le dire tout de suite, nous avons un peu plus à perdre que nos primes de fin d’année et nos jours de vacances bonus. Voyez-vous, monsieur Horwood, j’aimais beaucoup l’idée de nous savoir inutiles. Pas uniquement pour rentrer à l’heure à la maison, mais aussi et surtout parce que cela signifiait que les problèmes que nous pouvons avoir à gérer n’existaient pas, ce qui était une excellente nouvelle pour tout le monde.

— Expliquez-vous.

— Notre bureau a été créé pendant la Seconde Guerre mondiale, à la demande directe de Churchill, au moment où Hitler et Himmler tentaient de mettre la main sur bon nombre de reliques et d’objets sacrés. À l’époque, les Alliés étaient convaincus que le Führer courait après de supposés pouvoirs divins qui auraient pu le renforcer et assurer sa suprématie. Notre job consistait alors à garder un œil sur ce qu’il pouvait découvrir dans ce domaine et à nous en emparer le cas échéant. Par chance – ou par la volonté du Très-Haut suivant les convictions de chacun – il n’a rien découvert. Peut-être parce qu’aucune de ces fabuleuses reliques n’existe, ou peut-être parce qu’il s’y est pris comme un manche et tant mieux pour nous.

— Je comprends que mon mémoire vous ait passionné.

— C’est peu de le dire. Évidemment, après la guerre, à mesure que l’économie mondiale s’est développée, l’affrontement s’est déplacé des champs de bataille vers des concurrences essentiellement technologiques et commerciales. On nous a donc peu à peu retiré nos moyens pour les réaffecter à l’intelligence industrielle. En l’absence de maniaque totalitaire ayant jeté son dévolu sur le Saint Graal, notre service s’est retrouvé à gérer tout ce qui n’entrait dans aucune autre case. Nous en sommes là. Disons pudiquement qu’aujourd’hui, si un ovni survole un site sensible, si un homme joue du piano comme Chopin alors qu’il n’a jamais appris, ou si

un détraqué dessine un pentacle satanique dans la nef de Westminster un soir d'orage, le dossier tombe chez nous.

— Pour l'ovni je ne peux rien vous promettre, mais si ça peut vous éviter le chômage, je dois pouvoir vous gribouiller un signe d'apocalypse dans les toilettes de la cathédrale Saint-Paul...

La boutade ne parut pas amuser l'homme.

— Avez-vous la foi, monsieur Horwood ?

— Tout dépend en quoi.

— Croyez-vous au pouvoir des objets sacrés que les puissants ont convoités à travers les âges et dont vous parlez dans vos travaux ?

— Je ne traitais pas de la nature de ces artéfacts, dont l'existence n'est d'ailleurs quasiment jamais avérée. J'étudiais d'abord la fascination qu'ils provoquent et les moyens souvent énormes déployés pour les retrouver. Au sujet de leurs prétendus pouvoirs, personnellement, je suis plutôt sceptique, mais les années passées à les étudier m'ont permis de prendre toute la mesure de ce que ces antiquités symboliques déclenchent chez ceux qui les traquent. De nos jours, les progrès de la science ont fait reculer les superstitions. Les nouveaux savoirs ont souvent rendu obsolètes les théories ésotériques. Les temps ont changé. Aujourd'hui, pour asseoir sa puissance, un tyran ne chercherait sans doute plus la lance de Longinus ou le sceptre de Salomon. Il envahirait une zone pétrolifère et investirait sur des actifs stratégiques en Bourse depuis des paradis fiscaux. Je trouve d'ailleurs cela assez triste parce que j'aimais bien l'idée que des pouvoirs inconnus restent à découvrir.

— Et si c'était le cas ? Si certains pouvoirs se cachaient encore derrière les mystères que notre science n'arrive toujours pas à percer ? Et si un type assez riche ou une organisation assez puissante était en train de reprendre les recherches ?

— Sérieusement ? Dans notre monde si matérialiste, coincé entre les soldes et des compétitions de dopés ? Il faudrait qu'il soit sacrément illuminé...

— ... ou qu'il sache quelque chose que nous ignorons.

— Des candidats potentiels ?

— J'aimerais bien vous présenter une liste, mais je n'ai personne à mettre dessus. En attendant, nous avons déjà plus d'une trentaine d'affaires et presque autant de morts suspectes qui nous obligent à nous poser certaines questions. Depuis quelque temps, nos collègues ne se moquent plus de nous en nous répétant que « la vérité est ailleurs ». Il se passe des choses surprenantes qui ne répondent pas aux logiques crapuleuses ou criminelles de notre époque. Personne n'y comprend rien. Leurs drones, leurs experts chauves, leurs écoutes et leur rationalisme prétentieux ne parviennent pas à expliquer ces cas-là. Pour ma part, monsieur Horwood, je ne crois ni aux pouvoirs que Dieu aurait laissés sur terre, ni au hasard. Je vois des faits, de plus en plus nombreux, qui esquissent un dessein dont je préférerais ne pas avoir à saisir le sens lorsque je devrai en gérer les effets dévastateurs. J'ai le sentiment que quelqu'un, quelque part, bouge ses pions pour jouer une partie dont je n'évalue absolument pas la limite. Dans nos métiers, il n'y a pas pire situation. Nous avons déjà plusieurs coups de retard. Et comme le disait le grand Winston, c'est le meilleur moyen de l'avoir dans l'os.

— Cela explique pourquoi vous ne pouviez pas attendre la fin de mes vacances pour m'en parler..., ironisa Ben.

— Nous étions sur vos traces depuis la disparition de Wheelan. Nous comptions vous contacter à votre retour, mais hier soir, dans une ville sans histoires, dans une église sans histoires, un vol comme personne n'en a jamais vu a été commis. Nous avons besoin de votre expertise. Vous allez immédiatement vous rendre sur place avec miss Holt. Un dernier point, Horwood : ne vous souciez pas du mort, concentrez-vous uniquement sur ce qui a été dérobé.

- Je n'aime pas l'hélicoptère.
- Pourtant, ce matin, en revenant de France, ça n'avait pas l'air de vous gêner.
- J'avais peur de vous, ça m'occupait l'esprit.
- Je ne vous effraie plus ?
- Probablement le syndrome de Stockholm...
- Vous vous attachez drôlement vite à votre ravisseuse. J'espère que vous n'êtes pas un garçon facile. Si ça vous arrange, je connais un truc pour vous terrifier à nouveau...
- Ben se tassa de son côté de l'engin.
- Non merci. Sans façon.
- Il s'efforça de se concentrer sur les paysages de moins en moins urbains qui défilaient sous l'appareil, puis décida de fermer les yeux avant d'avoir mal au cœur. Incapable de se détendre, il finit par les rouvrir discrètement pour observer celle qui l'escortait. Cette jeune femme constituait une énigme, un mélange atypique de charme naturel et de ce que Ben analysait comme une détermination peu commune. Et toujours cette mèche de cheveux qui, malgré le maintien dont elle faisait preuve, donnait l'impression de la surprendre dans l'intimité d'un réveil.
- Si j'ose vous demander où nous allons, vous allez me casser le bras ?

— Pourquoi ferais-je une chose pareille ? Nous volons vers York. Nous devrions y arriver d'ici moins d'une heure.

Surpris, Ben dévisagea miss Holt.

— Vous répondez donc si je vous pose des questions ?

— Votre remarque est stupide. Évidemment que je réponds.

— Pourtant ce matin, lorsque j'ai voulu savoir ce que vous me vouliez...

— C'était différent. J'avais pour mission de vous amener à mon supérieur. À présent nous sommes collègues.

— Collègues ?

— Parfaitement. On est en tandem, à la vie à la mort, je couvre vos arrières !

Pour appuyer son propos, Karen lui décocha une bonne bourrade « virile » sur l'épaule. Ben en fut stupéfait. Pour deux raisons : comment pouvait-elle se permettre ce genre d'humour après lui avoir tiré dessus ? Et comment une jeune femme aussi fine pouvait-elle taper aussi fort ?

Elle sourit et proposa :

— Voulez-vous savoir ce qui s'est passé à York ?

— Que dois-je répondre pour ne pas souffrir ?

— Cette nuit, la petite église de la Holy Trinity a été forcée. La police pense que les cambrioleurs étaient au moins deux. Un des bénévoles qui veillent sur le lieu les a surpris. Ils l'ont tué sans hésiter.

— Pauvre bougre. Mais hormis cette mort tragique, je ne vois pas en quoi cela en fait un cambriolage à part. Chaque jour, en Europe, quelques-unes des milliers d'églises et de chapelles sont malheureusement victimes du pillage de leur patrimoine.

— Les voleurs cherchaient quelque chose dont même ceux qui ont la charge de ce lieu de culte très ancien ignoraient l'existence. Les intrus savaient parfaitement où le trouver, alors que personne n'avait la moindre idée que c'était là.

— Comment ça ?

— Ils sont entrés et ont creusé à un endroit précis, jusqu'à découvrir ce pour quoi ils étaient venus. Or aucun historien du

lieu n'avait connaissance de la présence de ces biens enfouis. Encore moins de leur nature. Aucune archive ne les mentionne.

— Des reliques, de l'art sacré ?

— Nous l'ignorons encore. La police scientifique est sur place depuis ce matin pour effectuer des analyses du sol dans lequel les objets étaient enterrés. On espère que leur contact aura laissé des traces.

— Quelle étrange histoire...

— Mais il y a plus surprenant encore. L'endroit n'est pas équipé en électricité. Il ne l'a jamais été. Aucune alimentation de courant n'y est tolérée. Bien qu'encore en fonction et visitée, cette église est sans doute l'une des seules au monde à avoir échappé aux évolutions techniques de notre époque. Ceux qui gèrent le culte continuent à préserver le lieu de toute influence extérieure sans que l'on sache exactement pourquoi. Les messes y sont célébrées à la bougie. Aucune antenne relais n'est autorisée dans son périmètre.

— Un havre à l'abri du temps...

— Vous pourrez en discuter avec l'un des experts que la police nous tient au chaud. Là où ça devient carrément bizarre, c'est que nos voleurs ont scrupuleusement respecté cette caractéristique, quitte à se compliquer la vie. Ils se sont éclairés à la chandelle et ont creusé à la seule force des bras. Ils n'ont utilisé aucun outil électrique.

— Cela veut non seulement dire qu'ils connaissaient cette particularité, mais qu'ils en ont tenu compte.

— Clairement.

— Pourquoi ceux qui n'ont pas épargné la vie du veilleur se sont-ils donné la peine de se soumettre à cela ?

Pensif, Ben fronça les sourcils et regarda à l'extérieur.

— Il semble que vous n'ayez plus peur de l'hélico..., nota Karen. À croire que vous commencez à prendre autre chose que vos peurs au sérieux.

La voiture de police venue récupérer les deux visiteurs contourna la majestueuse cathédrale d'York pour descendre Goodramgate. Le véhicule s'arrêta devant une haute grille surmontée d'une arche de pierre coincée entre deux alignements de petites maisons anciennes. Un policier en gardait l'accès.

En cette saison, le cœur de la ville historique n'était pas encore envahi par les touristes. Ben sortit le premier, et Karen présenta sa carte à l'agent. Celui-ci autorisa aussitôt le passage.

— L'inspecteur Ashbury vous attend.

La modeste église était invisible depuis la rue, posée dans un jardin encerclé d'habitations mitoyennes qui formaient une véritable enceinte autour d'elle. Aux abords du bâtiment aux origines romanes, entre les quelques arbres aux dimensions limitées, de vieilles stèles funéraires moussues aux inscriptions usées par le temps jalonnaient la pelouse parfaitement tondue.

Sur le seuil de l'édifice, deux hommes discutaient. Le plus jeune d'entre eux accueillit les nouveaux venus :

— Inspecteur Ashbury, North Yorkshire Police. Vous arrivez de Londres ?

— Désolée pour l'attente, s'excusa miss Holt, nous avons fait aussi vite que possible.

— Le corps a été emmené ce matin, mais je ne crois pas que ce soit ce qui vous intéresse le plus. Vos collègues de la scientifique sont encore au travail.

L'inspecteur présenta l'homme avec qui il conversait jusque-là :

— Malcolm Drew, représentant du Church Conservation Trust et spécialiste du lieu.

L'homme était visiblement sous le choc du drame survenu la nuit précédente.

— C'est épouvantable, commença-t-il. John se dédiait corps et âme à cette église. Il habitait là, juste derrière.

Il désigna l'endroit et reprit :

— Il a certainement aperçu leurs lumières. Le crime est impardonnable. J'espère que vous allez arrêter les coupables.

— Nous sommes ici pour cela, répondit Holt.

En pénétrant à l'intérieur de l'église, Ben fit instantanément un bond dans le temps. Le seul éclairage provenait de bougeoirs suspendus ou posés aux angles des travées. Ben identifia des vitraux d'un certain intérêt, sans doute du XV^e siècle, mais il remarqua surtout un agencement et un mobilier tout à fait inhabituels. Face à l'autel d'une grande sobriété, la nef était entièrement divisée en petits enclos rectangulaires délimités par des panneaux de bois arrivant à la taille, dans lesquels chaque famille ou chaque groupe devait prendre place lors des célébrations. Pas d'alignements de chaises, pas de bancs, mais des box remarquablement conservés. En avançant, Ben nota que les allées quadrillant l'église étaient toutes dallées de pierres tombales. À l'angle de celle qui partait vers la droite, une silhouette était grossièrement tracée sur le sol, avec de la sciure rougie au niveau de la tête.

— On a découvert son corps ici, indiqua leur guide, bouleversé.

L'allée centrale était encombrée d'un tas de terre. Au pied d'un pilier, dans un box au portillon ouvert, deux hommes en combinaison blanche étaient agenouillés. Ils s'affairaient eux aussi à la lueur de bougies près d'une ouverture dans le sol.

— C'est une petite cave habituellement recouverte d'une trappe verrouillée, expliqua Malcolm Drew. Ils l'ont forcée, se sont glissés dedans et ont creusé.

— Ils n'ont touché à rien d'autre ? demanda Ben.

— Ni au mobilier, ni aux coffres liturgiques, ni au reliquaire, qui pourraient pourtant valoir une belle somme.

— Cette cave est inattendue à cet endroit. À quoi servait-elle ?

— Elle date sans doute des origines du lieu. À vrai dire, nous n'avons aucune certitude quant à son utilité. Elle est citée dans des registres datant de 1316, époque à laquelle William de Langetoft reçut la permission de faire construire les onze maisons de la rue. Nous avons même pensé qu'elle pouvait marquer l'entrée d'un souterrain. Peut-être servait-elle de rangement à l'époque où la sacristie n'était pas encore construite. Ou de cache. Toujours est-il qu'elle n'a jamais été comblée et a même été conservée contre toute logique lorsque le plancher et les box ont été mis en place au XVIII^e siècle.

— Vous ignoriez ce qu'elle contenait ?

— Complètement. Je connais cette église depuis plus de quarante ans et je n'ai vu la trappe ouverte qu'une seule fois. Je ne savais même pas qui en avait la clé. Pour nous, c'était un vieil espace vide. La Holy Trinity date du XI^e siècle. C'est un lieu très spécial. Les maisons qui la protègent ont été construites pour que leur loyer finance son entretien et son culte.

— « Les maisons qui la protègent », dites-vous ? Mais contre quoi ?

— En général, les églises sont construites en vue. Celle-ci a délibérément été enfermée derrière des bâtiments, à l'abri. Plus surprenant encore, lors des différents travaux d'aménagement du quartier à travers les siècles, cette église, contrairement à beaucoup d'autres dans le secteur, n'a jamais été supprimée.

— Une explication ?

— On dit que l'endroit était sacré avant même que les Romains ne fondent la ville.

— Jamais de fouilles, ni de travaux de fondations qui auraient pu mettre au jour ce que cherchaient les voleurs ?

— Non. En mille ans d'existence, l'endroit a été agrandi, renforcé, mais rien n'a jamais été détruit de son emplacement d'origine. Maintenant que j'y pense, c'est d'ailleurs étrange, mais la fosse se situe exactement au centre du petit bâtiment qui occupait originellement le site... Toutes les constructions qui ont suivi au fil des siècles ont été édifiées autour.

Un troisième homme en combinaison blanche émergea de la cave. Il écarta son masque anti-poussière et déclara :

— J'ai un indice sur la forme d'un des objets ensevelis.

— C'est-à-dire ? questionna Ben.

— L'empreinte partielle laissée dans la terre révèle un objet pyramidal d'environ quinze centimètres de haut.

— Une idée de la matière ?

— Aucune à ce stade. Il faudra des analyses poussées pour espérer le préciser. Pour le moment, on cartographie et on prélève des échantillons. L'interdiction d'utiliser l'électricité complique tout...

— D'autres éléments ?

— Nous savons que les objets déterrés étaient au nombre de deux. La petite pyramide était enveloppée dans du cuir ou du tissu dont nous avons pu prélever des fibres dans le remblai. Le second objet était certainement un coffret, sans doute en bois, avec des ferrures. À première vue, il est probable que la terre n'avait pas été décompactée autour d'eux depuis plusieurs siècles...

Ben se pencha sur la fosse pour tenter de voir.

— Comment savaient-ils où chercher, et pourquoi sont-ils venus récupérer ces objets maintenant ?

Karen lui murmura à l'oreille :

— Jamais de raisonnements ou de commentaires devant des personnes étrangères au service, s'il vous plaît.

Ben se tourna vers elle, son visage tout proche du sien. Étrange sensation.

— Qu'allez-vous faire ? Me tirer dessus, encore, avec tous ces témoins dont la plupart sont des flics ?

Miss Holt recula sans autre réaction et s'adressa à l'équipe de la police scientifique :

— Merci messieurs, nous attendons vos conclusions dès que possible.

Pour poser sa question, Karen attendait le moment précis où l'hélicoptère quitterait le sol. Le ton spontané avec lequel elle comptait s'exprimer ne devait surtout pas refléter ses intentions. Cette interrogation anodine avait en effet pour double ambition de distraire Ben de ses angoisses au décollage autant que de nouer le dialogue alors qu'il n'en avait visiblement pas envie.

— Bien dormi ? demanda-t-elle.

Comme s'il n'avait attendu que cette question pour lâcher ce qu'il avait sur le cœur, Horwood réagit aussitôt :

— Dormi ? Impossible de fermer l'œil. Hier, à cette même heure, j'étais encore en vacances et mes problèmes se résumaient au choix du petit resto où j'allais déjeuner. Tout allait bien. Jusqu'à ce que je me retrouve plongé dans votre histoire à dormir debout.

— Dormir debout, c'est déjà dormir...

— Très drôle. Vous ne prenez donc pas mes soucis au sérieux ?

— Dites-moi lesquels méritent de l'être...

Ben plissa les paupières et fit face à sa voisine. Cette fois, il était prêt à en découdre avec les superbes yeux de miss Holt, à coups de regards noirs si nécessaire. Mais elle parut

insensible à sa mine prétendument courroucée. Pire, il se sentait désarmé par celle qu'il était supposé affronter. Lui qui avait toujours eu un faible pour l'esprit de repartie ne faisait pas le poids s'il devait en plus affronter le charme. Ses velléités de noirceur se dissipèrent dans un sourire incontrôlé.

— Vous attendiez le bon moment pour me la renvoyer dans les gencives, fit-il.

— L'embuscade est une de mes spécialités.

— Vous n'êtes pas du genre à oublier.

— C'est mon drame.

Espérant éviter que la jeune femme ne s'aperçoive qu'il était impressionné, Ben se détourna et reprit :

— Blague à part, il y a de quoi être perturbé. Toute cette affaire me secoue tellement que ce matin, lorsque je me suis réveillé, j'ai d'abord espéré qu'elle ne soit qu'un rêve – un cauchemar, devrais-je dire ! Ce crime, ces objets enfouis dans cette église bizarre depuis on ne sait combien de temps et soudain volés... Vous savez, je ne suis qu'un petit chercheur. J'ai une vie tranquille, aucune embrouille, je commence à l'heure, je fais mon travail, je termine à l'heure. Je paie mes taxes, j'essaie de manger équilibré. À part ma mère qui s'acharne à tenter de me marier à la première venue par les procédés les plus honteux, mes relations les plus proches sont une plante verte qui n'en finit pas de crever au bureau et un chat qui, bien que je le caresse chaque fois que je le croise dans le couloir de mon immeuble, s'obstine à pisser sur mon paillason...

— Et on prétend que ce sont les femmes qui racontent leur vie à la première occasion...

— Allez-y, moquez-vous, ne vous gênez pas. Ce genre de tueries ésotériques est peut-être votre lot quotidien mais pour moi, c'est tout nouveau et plutôt déstabilisant.

— Si nous étions tellement habitués à « ce genre de tueries ésotériques », comme vous dites, nous ne serions pas obligés de vous demander de l'aide. Mais rassurez-vous, dès que

nous nous serons posés à Londres, une voiture vous raccompagnera à votre appartement et vous pourrez vous reposer.

Ben attendit un instant avant d'oser demander :

— En fait, si vous n'y voyez pas d'inconvénient, j'aimerais bien vous accompagner à la British Library. Vous avez rendez-vous avec Robert Folker, un des conservateurs, c'est ça ?

— Ne vous sentez pas obligé. Ce n'est pas une entrevue en lien direct avec les priorités qui nous occupent. C'est surtout pour ne pas vexer M. Folker que je m'y rends. Le professeur Wheelan et lui étaient proches.

— Je suis bien placé pour savoir à quel point. Robert était son assistant de recherche au moment où je suivais son cursus. Un type adorable qui s'est toujours montré bienveillant envers nous. Il nous a souvent sauvé la mise dans des négociations quand le professeur se montrait trop rigide. Pourquoi devez-vous le voir ?

— Voilà quelques mois, Ron Wheelan avait demandé une enquête au sujet d'un manuscrit dont une partie avait, selon lui, disparu. Je n'ai suivi l'affaire que de loin. Ce n'était pas un cas essentiel en comparaison des événements qui commençaient alors à se multiplier.

— Un manuscrit disparu ? À la British Library ?

— Pas un volume complet, mais quelques pages appartenant au *Splendor Solis*.

Ben s'étrangla :

— Le traité sur l'alchimie ?

— Exactement.

— Pas étonnant que Wheelan s'y soit intéressé de près. Cette discipline était sa passion. Il avait une culture encyclopédique sur ce sujet et la moitié de sa bibliothèque personnelle devait y être consacrée. Il passait sa vie à étudier et à acquérir des documents là-dessus.

Ben fit une courte pause et réfléchit.

— Mais je n'ai jamais entendu parler d'une dégradation ou d'un vol concernant le *Splendor Solis*, s'étonna-t-il.

Pourtant, lorsque des documents de cette importance sont victimes de collectionneurs ou de fanatiques, cela fait du bruit dans le métier.

— Vous connaissez ce manuscrit ?

— Une référence absolue dans le domaine de l'alchimie. Le professeur nous en avait énormément parlé lorsque nous avons abordé l'histoire des sciences. Un document énigmatique par bien des aspects.

— Apparemment, ce qui lui est arrivé l'est aussi.

Le hall de la British Library, la bibliothèque nationale britannique, évoque une ville futuriste dont les matériaux classiques servent parfaitement les lignes épurées qui s'élancent sous les verrières. Les escaliers reliant les différents niveaux et les passerelles sur plusieurs étages qui traversent l'espace d'un bâtiment à l'autre forment un enchevêtrement dans lequel, suivant la distance, glissent des silhouettes de toutes tailles. Les voix murmurées et les pas tranquilles ne reflètent pas la frénésie des recherches que tous les visiteurs mènent parmi les millions de documents de ce temple de la connaissance.

Après s'être annoncée au comptoir d'accueil, Karen gagna la mezzanine pour prendre place sur une des banquettes au pied de l'imposante tour de verre contenant la bibliothèque du roi George III. Plus que les six étages d'alignements de livres anciens, Ben remarqua surtout la grâce avec laquelle la jeune femme s'installa. Au moment de s'asseoir, la courbe de son corps défia l'apesanteur dans un mouvement improbable qui aurait provoqué la chute de la plupart de ses congénères. Comment une créature capable de tirer froidement sur un pauvre pêcheur pouvait-elle se mouvoir avec une telle élégance ? Lui ne tenait pas en place. Il faisait les cent pas dans l'allée séparant l'espace d'étude du palier.

Tout à coup, il s'immobilisa. Même à l'autre bout de la coursive, il avait immédiatement reconnu la démarche syncopée de l'homme aux cheveux blancs qui se dirigeait vers eux. Il avait oublié à quel point Robert Folker semblait prêt à perdre l'équilibre vers l'avant à chacun de ses pas, comme emporté par son propre élan.

Le conservateur leva les bras avec un large sourire.

— Benjamin Horwood ? Quelle surprise !

Les deux hommes se serrèrent la main.

— Heureux de vous revoir, monsieur Folker. Toujours en grande forme.

— Puissiez-vous dire vrai ! Vous, par contre, c'est en vaillant gaillard que je vous retrouve. Profitez-en ! Je n'en suis plus là.

Puis sur un ton soudain plus sérieux, il demanda :

— Votre présence signifie-t-elle que c'est vous qui reprenez l'enquête sur le *Splendor Solis* ?

— M. Horwood reprend tous les dossiers du professeur, intervint Karen Holt en le saluant à son tour.

— Excellent choix, ce garçon est brillant. Si mes souvenirs sont exacts, il faisait aussi preuve d'une fâcheuse faculté à s'amuser lorsque ce n'était pas le moment, mais je suis certain que la maturité a corrigé ce défaut de jeunesse.

Ben se garda bien de réagir, d'autant que Karen l'épiait à la lueur de cette révélation.

— Je regrette d'autant plus que Ronald ne soit plus des nôtres, reprit Folker, car nous avons enfin du neuf. Une fois encore, il avait vu juste. Pour le moment, heureusement, l'affaire est tenue secrète. Elle risque d'ailleurs de le rester étant donné sa gravité. Les archéologues ne disent-ils pas que tout ce qui est important est enterré ?

Le conservateur vérifia que personne ne pouvait capter ses propos et expliqua à voix basse :

— Suite à sa demande, nous avons mené des investigations et ce que nous venons de découvrir est pour le moins

déconcertant. Je vous ai aussitôt alertés. Si vous le voulez bien, montons. Nous avons rendez-vous au département de recherche et de restauration.

Folker entraîna ses visiteurs jusqu'à une batterie d'ascenseurs tout en fouillant méthodiquement la totalité des poches de sa veste défraîchie. Avec une exclamation de soulagement, il finit par extirper un badge qu'il présenta à la borne. La porte de la cabine s'ouvrit.

— Ici, il faut « badger », comme ils disent. Partout, tout le temps. Je ne m'y fais pas...

Une fois le trio à l'intérieur, l'homme pianota sur la console de contrôle. Karen en profita pour se pencher discrètement vers Ben.

— M. Folker est donc votre maman...

— Pourquoi dites-vous un truc pareil ?

— Il vous a appelé « Benjamin », or selon vos propres dires, il n'y a qu'elle pour le faire.

— Affligeant. S'il vous plaît, effacez ce sourire outrageant de votre joli visage.

Karen n'obéit pas. Folker s'adressa à Ben :

— Vous n'étiez pas aux obsèques de Ronald...

— Je n'ai appris sa disparition qu'hier.

— Une perte immense. Je n'arrive toujours pas à réaliser qu'il n'est plus là. Il vous appréciait énormément.

— J'en suis touché. Vous étiez restés proches ?

— Nous avons conservé nos rituels, le déjeuner du jeudi les semaines paires et le pot du lundi soir les semaines impaires, sauf lorsqu'il était en voyage. Nos conversations me manquent beaucoup. J'ai la faiblesse de penser que nous étions amis. Il ne m'a jamais laissé tomber. C'est à lui que je dois cet emploi. Il avait pris soin de me l'obtenir lorsqu'il avait été appelé à d'autres fonctions. Même si je regrette la joyeuse énergie des étudiants, je ne peux pas me plaindre. La place est bonne, à part ces maudits badges...

L'ascenseur s'immobilisa. De son pas caractéristique, l'homme guida ses visiteurs dans le dédale des couloirs.

— Cette section n'est pas accessible au public. Elle abrite le service de conservation de la bibliothèque du Royaume. On y répare aussi les volumes endommagés. L'année dernière, l'unité de numérisation est également venue s'y installer.

Au détour d'un corridor, l'homme longea une baie vitrée derrière laquelle s'étendait une vaste salle qui avait tout d'un laboratoire. Une série de plans de travail puissamment éclairés étaient séparés par des étagères remplies d'outils et de flacons de produits. Des opérateurs en blouse blanche s'affairaient autour de manuscrits anciens et d'appareils sophistiqués. À travers la vitre, Folker désigna une jeune femme en fond de salle :

— Nancy est déjà sur notre affaire.

Le conservateur se présenta devant la porte sécurisée et – non sans une pointe d'agacement – fouilla à nouveau ses poches les unes après les autres pour dénicher le badge qu'il venait à peine de ranger.

— Quel que soit l'ordre dans lequel je cherche, ce satané sésame est toujours caché dans la dernière...

Une fois à l'intérieur, Folker fit les présentations, en prenant bien soin de préciser à chaque interlocuteur que Benjamin avait été l'un de ses étudiants. En remontant vers le poste de Nancy, il commenta :

— J'espère que ce que nous avons découvert vous aidera à résoudre le mystère de ce vol qui scandalisait Ronald. Nous devons bien cela à sa mémoire.

— Je prends le train en marche, Robert. Il va falloir m'expliquer un peu...

— L'affaire est simple. En étudiant une numérisation de notre *Splendor Solis*, Ron a été surpris de ne pas y trouver une page dont il gardait le souvenir. Il a donc demandé pourquoi elle n'y figurait pas. Cela arrive parfois.

— On aurait oublié de la numériser ? s'étonna Karen.

— Pas forcément, cela peut aussi être intentionnel. Il arrive que des collectionneurs, ou même des institutions, empêchent que certains passages de codex ou de documents historiques figurent dans ce qui peut être rendu public. Parfois pour ne pas embarrasser les descendants, mais le plus souvent pour éviter de partager un savoir ou une clé. La recherche universitaire s'apparente souvent à une partie d'échecs et les nouvelles pièces qui entrent dans le jeu sont rares. Chacun libère les informations à condition qu'elles ne puissent pas avantager la concurrence.

— La page recherchée par Wheelan avait-elle été occultée pour ces raisons ?

— Non. En l'occurrence, toutes les pages avaient été reproduites. Mais vous connaissiez Ron, cela ne l'a pas apaisé, bien au contraire. Il a voulu en avoir le cœur net. À la fin de l'année dernière, lors d'un dîner, Ronald m'a demandé s'il était possible d'obtenir l'autorisation d'étudier l'exemplaire original du *Splendor Solis*. Étant donné sa réputation, cela n'a posé aucun problème. Lorsqu'il a enfin eu accès au manuscrit, il ne retrouva pas sa fameuse page, pas plus que les textes s'y rapportant... Il a alors contacté les autres institutions qui détiennent des copies d'époque du document, mais l'illustration ne s'y trouvait pas non plus. Je me suis dit qu'il avait sans doute confondu et aperçu cette image dans un autre codex médiéval. Vu le nombre de documents qu'il a pu consulter dans sa carrière, ce n'était pas faire injure à ses facultés ! Mais lui n'en démordait pas. Il était certain que cette page enluminée et la section s'y rattachant avaient été dérobées.

— Quand avait-il vu ces éléments pour la dernière fois ?

— Il n'en était pas certain lui-même, et je crois me souvenir qu'il n'en avait étudié que des reproductions photographiques.

— Savez-vous ce que l'illustration représentait ?

— Il m'a parlé d'un soleil dont sortirait un diable, « beau comme un dieu » selon sa propre expression. Le démon marchait sur un chemin recouvert de dalles aux formes géométriques particulières et tenait entre ses mains une pyramide irradiant de la lumière.

— A-t-il expliqué pourquoi il s'intéressait à cette page précise ?

— Il a vaguement évoqué le chemin dallé, mais je pense que ce détail ne pouvait pas expliquer à lui seul sa curiosité acharnée et son extrême excitation. Le fait est qu'il était très contrarié de ne trouver aucune trace de l'illustration, à la fois pour le préjugé porté à ce document majeur, mais aussi parce que cela bloquait une thèse qu'il était en train de développer. Il ne comprenait pas pourquoi quelqu'un s'était donné autant de mal à faire croire que cette image n'avait jamais existé. Et vous savez ce que le fait de ne pas comprendre déclenchait chez lui : il ne pensait plus à rien d'autre !

Dans une allée parallèle, Karen remarqua deux chercheurs, portant lunettes et gants, se comportant comme de véritables chirurgiens au chevet de fragments de papyrus. Devant elle, Ben et Folker étaient déjà arrivés à destination.

— Nancy, je vous présente miss Holt, ainsi que M. Horwood, que j'ai eu la chance d'avoir comme étudiant voilà quelques années. Ils sont chargés de l'enquête sur les pages manquantes du *Splendor Solis*.

Après les avoir salués, Nancy s'écarta et révéla la présence du précieux volume posé sur sa table d'étude. L'ouvrage était en assez bon état, relié de cuir rouge rehaussé de dorures. Folker prit une paire de gants de coton dans une boîte distributrice et l'enfila.

— Je vous présente le céléberrime *Splendor Solis* – la « splendeur du soleil », référencé chez nous comme le manuscrit Harley MS. 3469. Sans doute l'un des plus importants traités d'alchimie jamais créé. Réalisé sur plusieurs années et puisant ses références dans les textes les plus anciens, il est ce

qu'il convient d'appeler un florilège. Il fut achevé en 1582. La Library l'a acquis auprès d'une famille d'aristocrates, les Harley, au XVIII^e siècle. Il est inhabituel tant par son format – réservé à l'époque aux cartographes et aux naturalistes – que par son contenu. Chaque chapitre s'articule autour d'une illustration symbolique mettant en scène des entités emblématiques expérimentant une phase de l'« Art Royal » qu'est l'alchimie. Ronald vous en aurait certainement parlé mieux que moi.

Il demanda à Nancy la permission d'ouvrir l'inestimable document. La jeune femme l'invita à officier en commentant :

— Robert est trop modeste, c'est un véritable spécialiste...

Il présenta une première illustration réalisée dans la plus pure tradition de la Renaissance. Karen et Benjamin s'approchèrent. Sur fond de campagne, un homme en toge rouge et bleu tenait une haute fiole dont s'échappait un ruban semblable à une fumée sur lequel quelques mots étaient écrits en doré.

— Voici le « Philosophe alchimiste », expliqua Folker. La citation sur le ruban est extraite du *Traité d'Or* d'Hermès Trismégiste, qui invite à découvrir propriétés et secrets des quatre éléments.

Très concentré, le conservateur précisa :

— Ce manuscrit n'est ni un livre de recettes magiques, ni un manuel d'apprenti sorcier. Il évoque l'alchimie dans sa pratique mais précise surtout l'esprit dans lequel ceux qui veulent s'approcher de sa Vérité doivent le faire.

Avec une infinie douceur, il tourna les pages de parchemin suivantes, recouvertes de textes écrits en caractères gothiques d'assez grande taille. Voyant que Karen était fascinée, le conservateur fit un pas en arrière pour lui laisser la place de se pencher.

Mise en page par
Pixellence/Meta-systems
59100 Roubaix

N° d'édition : L.01ELJN000747.N001
Dépôt légal : octobre 2016